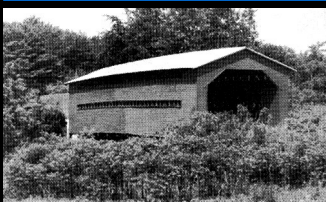




Mémoire d'ici...

Bulletin de liaison informatisé de Patrimoine Bécancour



Mars 2016
Numéro 4



- **Membre de Patrimoine Bécancour**
 - Diane Lemieux 3

- **Dossier spécial**
 - Le Mont-Bénilde... Une histoire trépidante. (Jacques Duhaime) 4

- **Généalogie**
 - La généalogie, une passion contagieuse. (Rita Bergeron) 11

- **Histoire**
 - Au temps des renardières. (Kathleen Juneau Roy) 14

- **Patrimoine bâti**
 - Les granges à dîme de la ville de Bécancour. (Laurent Deshaies) 17
 - Quelques ressources. 27

- **Personnage**
 - Aimé Désilets. (Yves Gaudet) 28

- **La bonne chanson**
 - La feuille d'érable. (Kathleen Juneau Roy) 30

- **Photos d'ici**
 - Secteur Saint-Grégoire. 31



Mémoire d'ici

Mémoire d'ici est le bulletin de liaison informatisé de Patrimoine Bécancour. Il est publié deux fois par année. Les membres sont invités à soumettre des textes au comité de rédaction. Celui-ci se réserve le droit de les publier ou non et/ou de les adapter. Les textes retenus sont sous la responsabilité exclusive de leurs auteurs. Toute reproduction et adaptation des articles ou de partie d'articles, parues dans *Mémoire d'ici*, est interdite sans l'autorisation écrite du responsable de ce bulletin.

Comité de rédaction

Responsable: Yves Gaudet

Collaborateurs réguliers:

- Jacques Duhaime, à la correction des textes.
- Rita Bergeron, à la chronique «généalogie».
- Kathleen Juneau-Roy, à la chronique «La bonne chanson».
- Yves Gaudet, à la conception et la mise en page.

Nos coordonnées

Patrimoine Bécancour

14135, boul. Bécancour, bureau 101

Bécancour (Québec) G9H 2K8

Téléphone: (819) 603-0111

(Nos bureaux sont ouverts les mercredis et jeudis de 10 h. à 12 h. et de 13 h. à 15 h.)

Courriel: patrimoinebecancour@gmail.com

Site web: www.patrimoinebecancour.org

Photos de la page couverture

(de gauche à droite).

- Pont des Raymond: route de la Seine, secteur Précieux-Sang.
- Contrat de donation de terre de 1880, secteur de Saint-Grégoire.
- Maison Damase-St-Arnaud: 2560, avenue Nicolas-Perrot, secteur Bécancour.
- Croix de chemin: 14250, chemin Héon, secteur Saint-Grégoire.

M

Membre de Patrimoine Bécancour

Les membres de *Patrimoine Bécancour* sont des passionnés d'histoire, de patrimoine et de généalogie. Plusieurs d'entre eux s'y investissent corps et âme. Cette chronique leur est dédiée. Découvrons ensemble la richesse de leurs travaux.



J'ai toujours adoré l'histoire.

Diane Lemieux

J'ai toujours adoré l'histoire. Cette passion a pu s'épanouir en 2002 quand j'ai fait partie du comité organisateur des fêtes du 100^e de la paroisse de Précieux-Sang. Ces fêtes m'ont permis d'apprendre l'histoire de ma paroisse d'adoption de façon approfondie et d'écrire, avec d'autres collaboratrices, le livre souvenir 1903-2003.

À la fin de 2003, invitée à une soirée bénévole, j'ai rencontré Fabiola Aubry, directrice de Tourisme Bécancour qui m'a parlé du projet de la Route des Clochers. Emballée, j'ai obtenu l'accord du conseil de fabrique de Précieux-Sang. Ce projet a nécessité beaucoup de résilience, de patience et une bonne dose de foi! Pas évident de débiter un projet sans argent, avec très peu de soutien car peu de gens y croyaient et avec pas ou peu de publicité pendant quelques années. Et, pourtant !!! Douze ans plus tard, nos églises ont accueilli près de 55 000 visiteurs de tous les continents (tout le Canada, 24 états américains et 40 pays). Le circuit a d'ailleurs gagné le Prix du développement de Culture Centre-du-Québec en 2012 et le Prix du patrimoine, catégorie éducation, interprétation et diffusion du Comité Culturel de la MRC de Bécancour en 2013.

À Précieux-Sang, le plaisir de l'histoire se continue car la guide reçoit les visiteurs en costume des années 1900 et raconte l'histoire du village comme si on était en 1907. Les visiteurs ont aussi des costumes à leur disposition et prennent des selfies (autoportraits) qui se retrouvent souvent sur les réseaux sociaux. De plus, je monte une nouvelle exposition dans la sacristie à chaque année et j'ai pu couvrir de nombreux sujets : les vêtements portés lors des rites religieux, l'histoire de la porcelaine, le mariage à l'époque victorienne, l'histoire des écoles de Précieux-Sang, etc. Je m'offre d'ailleurs le plaisir de jouer à la guide quelques jours à chaque été.

En 2015, j'ai eu l'honneur de représenter mon secteur lors des fêtes de la ville de Bécancour et j'ai pu apprendre de nombreux détails sur l'histoire de la deuxième ville fusionnée du Québec.

À l'approche de ma retraite, j'aimerais travailler pour Patrimoine Bécancour et je suis certaine que la vie m'apportera d'autres défis et surprises que je relèverai avec plaisir. □

Patrimoine Bécancour
compte actuellement:
237 membres

Vous aimeriez devenir membre de Patrimoine Bécancour.

C'est gratuit. Contactez-nous.

Voici nos coordonnées:

Adresse postale: 14135, boul. Bécancour, bureau 101, Bécancour, G9H 2K8

Site web: patrimoinebecancour.org



Le Mont-Bénilde... une histoire trépidante.

Jacques Duhaime

Avant 1950, à Ste-Angèle-de-Laval, c'était plutôt calme. Bien sûr, la «traverse» était la direction obligée pour quiconque de la région désirait se rendre sur la rive nord, à Trois-Rivières surtout. Il y avait bien des commerces, des garages, des services et quoi encore. Mais en éducation, par exemple, nous étions encore à l'âge des écoles de rang, avec une école «du maître» au village.

En 1947, des Frères des Écoles chrétiennes ont «manqué leur bateau» lorsque, revenant d'une visite à leurs collègues de la région, notamment ceux de Baie-du-Febvre, Nicolet et St-Grégoire, ils ont voulu se rendre à l'Académie de la Salle à Trois-Rivières pour y passer la nuit. Le traversier avait déjà quitté le quai ! Au lieu de poireauter, ils sont allés souper à l'hôtel Poirier du village. Inspiré sans doute par l'Esprit, un des Frères demanda à la serveuse s'il y avait des terres à vendre à Ste-Angèle. «Oui, dit-elle, je pense qu'il y a un monsieur Henri Bourgeois qui ne cultive plus sa terre». Le Frère avait sa réponse parce qu'il avait en tête un projet pour la formation des jeunes qui voulaient entrer dans leur communauté.

Les Frères fondateurs ont été éblouis par la beauté des lieux et surtout par la vue imprenable

sur le fleuve et la ville des Trois-Rivières. Au milieu de cette terre, il y avait une colline que l'ancienne mer Champlain n'avait pas réussi à raser complètement. Elle permettait l'isolement par rapport au train-train quotidien du village, bénéfique à la fois pour la Communauté et les futurs élèves. Le contrat d'achat fut vite exécuté par la suite et ils ont même acheté «la terre des Pères Montfortains qui longeait la route du Petit-Bois» (1).

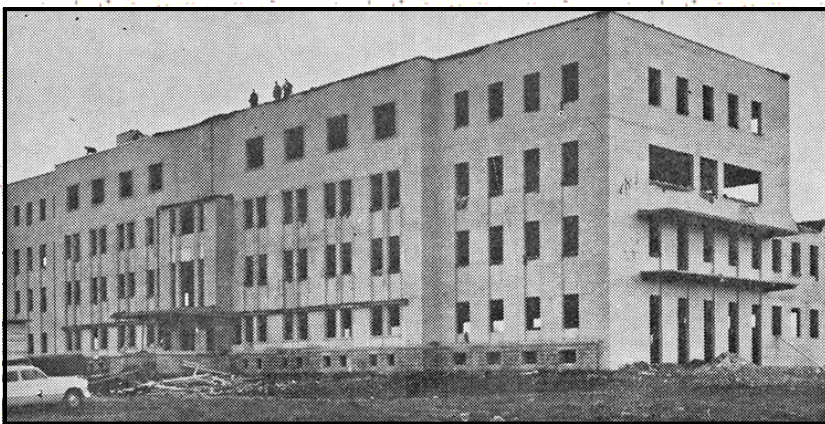
Ce fut la naissance-surprise du Mont-Bénilde.(2)

En fait, c'était encore l'époque de l'Église triomphante. Et les communautés aussi explosaient. Les Frères, comme les autres, cherchaient évidemment à répondre aux nombreuses demandes quant à leur relève. Ils venaient de faire un choix !

La fondation d'un Juvénat. (1949-1967)

On a procédé rondement. Ils avaient d'ailleurs le personnel requis. Le Frère Émile, architecte-consultant, déposa les plans. Les travaux débutèrent au printemps 1948 sous la surveillance du Frère Ferdinand, maître-d'œuvre. Je sais que le contrat de la brique a été attribué à Henri Blanchette, un entrepreneur-briqueteur de Ste-Angèle. *L'histoire* n'a pas retenu les noms des autres entrepreneurs...

Déjà, le 12 juin de la même année, on procédait à la bénédiction solennelle de la pierre angulaire par Mgr Albini Lafortune, évêque de Nicolet. Parmi les dignitaires, on remarquait la présence du Frère Athanase Émile, supérieur général des Frères, Henri Martin, curé de Ste-Angèle, Ulric Levasseur, maire



Construction du Mont-Bénilde 1948 (Archives du Séminaire de Nicolet F240-B1-2-1)



Dossier: Le Mont-Bénilde... une histoire trépidante.

du village, les Frères Magloire et André, provinciaux de Québec et de Montréal et évidemment une foule de Frères, d'anciens élèves et amis de la communauté.

Le Juvénat était une étape obligatoire pour les jeunes qui désiraient devenir Frères. On recevait des jeunes dans une classe de 7^{ième} année, deux classes de 8^{ième} année et une classe de 9^{ième} année.
(3)

Le juvénat allait durer de 1949 à 1967, avec une annexe bâtie en 1961, pour recevoir en 1962 les élèves de 10^{ième} et 11^{ième} année, ainsi que ceux de *méthode et de versification* qui arrivaient du cours classique, ces derniers formant alors le juvénat *sénior* par rapport aux autres plus jeunes au juvénat *junior*.

Après 18 ans de vie, pour mémoire, ce juvénat a accueilli 1615 jeunes et les statistiques que le Frère Paul Gagnon a consultées en 1967 montrent que 5% de ces élèves sont devenus religieux. Un échec? «Oui, sur le plan financier, écrira le même Frère en 1970, à cause des sommes énormes investies et de la pension presque ridicule qui était demandée. Mais le juvénat du Mont-Bénilde ne fut pas une entreprise commerciale. Il se situait sur un plan plus élevé : le plan humain, social et chrétien. De ce point de vue, le succès est évident et inappréciable.» (4) Tous les anciens de ce juvénat pourraient témoigner en ce sens avec reconnaissance.

La Maison DE-LA-SALLE (1964)

Entre-temps, la même communauté des F.E.C. va construire à trois kilomètres vers l'est, sur le prolongement de cette même colline, un autre édifice de dimension respectable, avec vue spectaculaire sur le fleuve et la majestueuse basilique de Notre-Dame-du-Cap. D'ailleurs, pour la petite histoire de Ste-Angèle, rappelons que deux terres,

celles de Lucien Hould et de Donat Champoux, ont été acquises dans ce but en 1960. Pour l'histoire locale, rappelons que ces deux terres et d'autres ont fourni jadis les pierres qui ont été transportées sur le « *pont des chapelets* » le 18 mars 1879 et les jours suivants pour bâtir l'église paroissiale de Ste-Madeleine, aujourd'hui disparue. Mais des pierres ont été conservées pour bâtir l'ajout au Petit Sanctuaire, bien visible aujourd'hui.

C'était à l'origine une maison de retraite spirituelle où les Frères de diverses provenances pouvaient vivre les «Cent jours» pour se ressourcer dans l'esprit de la vie religieuse lasallienne.

Mais cette maison eut diverses vocations par la suite : Maison provinciale, infirmerie temporaire des Frères, Hôtel de ville de Ville de Bécancour (hé oui!), etc...



La Maison du Pardon. Photo fournie par Jacques Duhaime

Un prêtre, l'abbé Paul-Émile Perreault, et une équipe de laïcs fondèrent en octobre 1977 ce qu'on a appelé par la suite «La Maison du Pardon» qui devait se consacrer à donner des retraites *charismatiques* de fin de semaine. Ce nom lui est resté... pour les gens de la paroisse de Ste-Angèle.

En 1985, Mgr A. Martin, évêque de Nicolet, demanda à la Communauté des Oblats de la Vierge

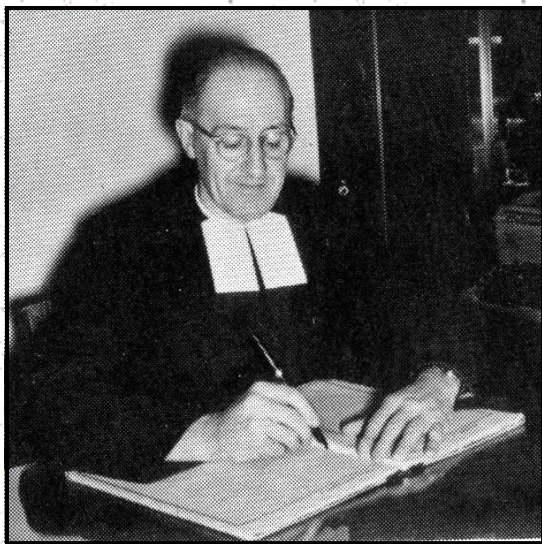


Marie de prendre en charge la maison et son œuvre de retraite. Ce qui fut fait. Sous la direction du P. Gérard-J. Breault, oblat de la Vierge Marie (ne pas confondre avec les o.m.i., les Oblats de Marie-Immaculée) et du P. Pierre Houle⁽⁵⁾, o.m.v. par la suite, la Maison a accueilli une foule de groupes de toutes les appellations pour un ressourcement spirituel.

Cette maison a été vendue et elle accueille maintenant des personnes en difficulté pour un stage défini et elle porte le beau nom de «*L'autre côté de l'ombre.*»⁽⁶⁾

Une promotion pour le Mont-Bénilde

Dès 1953, sous l'impulsion du Frère Omer Boisvert⁽⁷⁾, le Mont-Bénilde connut un essor étonnant au point qu'il devint la **Maison provinciale du District de Trois-Rivières**, comprenant 16 établissements et 146 Frères en exercice. Et le Frère Omer reçut le titre de Visiteur provincial. Ses successeurs travaillèrent avec le même zèle.



Frère Omer Boisvert

Photo tirée du livre de Jacques Duhaime,
Les habitants de l'île 1970

Le Mont-Bénilde se voulait le plus possible autonome, un peu au même titre qu'une abbaye. Pour offrir aux élèves et aux Frères une pension de qualité à un coût minimal, les autorités ont

décidé de développer sur leurs terres arables la grande culture et la culture maraîchère, sans négliger la pomiculture (quel beau verger qui existe encore !), l'apiculture, l'aviculture, les fleurs et l'environnement... Les Frères ont laissé le souvenir d'experts dans tous les domaines, au grand étonnement des cultivateurs du milieu qui les voyaient réussir des récoltes surprenantes. Même la mécanique ne leur échappait guère ! Tous ont conservé le souvenir du Frère Onil Pinard qui se mêlait à tous les responsables de ces spécialités, tout en s'occupant de l'économat et de l'enseignement...

La révolution tranquille en éducation

Le gouvernement libéral en place créa en 1961 la «Commission royale d'enquête sur l'enseignement dans la province de Québec» qu'on désigna par la suite la «Commission Parent» du nom de son président Mgr Alphonse-Marie Parent. Ses travaux durèrent 5 ans. Le premier tome parut en 1963 et suscita beaucoup de bruit par la création du Ministère de l'Éducation en 1964.

Mais les conséquences sur le terrain apparurent avec la sortie des quatre tomes suivants avec la création d'un système scolaire public, devant être *gratuit* de la maternelle au début de l'université. On sait qu'il y a eu toutes sortes d'adaptations par la suite. Mais le principe de base demeurait, à savoir que le système devait recevoir tous les étudiants indépendamment de leurs conditions matérielles, sociales ou intellectuelles.

On créa bientôt les commissions scolaires régionales (Opération 55), lesquelles permirent la création d'un réseau de «polyvalentes» dans tout le Québec.

Mais se présenta le problème des écoles privées. Allaient-elles disparaître ou persister moyennant une certaine subvention du gouvernement ? Quel sera le sort du Mont-Bénilde dans ces conditions ? De plus, on sait que la «révolution tranquille» coïncida (c'est au moins un euphémisme !) avec la diminution des vocations religieuses. Les respon-



sables du Mont-Bénilde se rendirent à l'évidence. La Maison devenait trop grande. On ferma les deux juvénats (junior et sénior) et on les dirigea vers Québec, à leur Maison-Mère, en 1966.

Ce fut la fin du «Juvénat», comme on l'a dit plus haut.

En location de 1966 à 1972

La régionale Provencher, la nôtre, eu égard à la grandeur de son territoire, dut diviser celui-ci en trois régions : Nicolet, St-Léonard et St-Pierre-les-Becquets. Avant d'ouvrir les portes de la polyvalente à St-Léonard, il fallait trouver de la place pour les 900 futurs élèves. On s'adressa au Mont-Bénilde qui consentit à offrir ses locaux, moyennant certaines adaptations, deux fois plutôt qu'une ! «Décloisonner des cours», par exemple, ce ne fut pas une mince affaire. Ce fut pourtant fait avec générosité. Ici encore, le Frère Paul Gagnon écrivit que ce fut pour les Frères une «occasion nouvelle de s'impliquer avec zèle dans de nombreux secteurs d'activités apostoliques et professionnelles.»⁽⁸⁾

Ils s'impliquèrent de plus dans la paroisse de Ste-Angèle de plusieurs façons, par exemple en liturgie et dans l'enseignement de la 8^{ième} et 9^{ième} année à l'école centrale. En 1970, l'année du centenaire de Ste-Angèle, le Frère André Lantagne accepta et occupa avec brio le secrétariat du Comité du centenaire. Dois-je ajouter aussi que les Frères prêtèrent généreusement leurs locaux pour les activités du Comité.

Mais qu'arrivera-t-il après l'ouverture de la polyvalente à St-Léonard en 1972 ? Dès 1969, on s'ingénia à trouver des solutions. Cette année-là, un article du *Nouvelliste* annonça que l'ouverture d'un Institut psychiatrique au Mont-Bénilde était dans les projets du Ministère de la Santé du Québec...Il ne verra jamais le jour !

Le vide (1972-1980)

La location pour les élèves du public étant terminée en 1972, l'immense bâtisse du Mont-Bénilde, plusieurs fois agrandie et améliorée, se retrouva vide, telle une belle coquille qui n'a pas presque pas subi les outrages du temps.

Elle servira de résidence pour une dizaine de Frères de la région de Trois-Rivières jusqu'en 1980. L'édifice restera disponible pour répondre aux besoins du milieu, location de locaux et cours de natation.

Il y a ici un paradoxe qu'il faut souligner. Alors que 50% des écoles privées disparurent les unes après les autres⁽⁹⁾, voici que de 1972 à 1990, «les écoles publiques connaissaient une chute de clientèle de l'ordre de 42%, alors qu'au privé on parlait plutôt d'une augmentation de 30%»⁽¹⁰⁾. Et pour cause, «les vastes polyvalentes perçues comme des lieux anonymes, l'encadrement scolaire déficient, les syndicats enseignants devenus les chantres du marxisme, les contenus d'enseignement plutôt dénués de *culture*...tout cela participait à un mouvement de désaffection à l'égard du secteur public»⁽¹¹⁾.

Des projets (1980-1987)

Vers la fin de 1979, une corporation laïque se forma pour faire de ce bâtiment une école secondaire privée⁽¹²⁾. M. Donald Pratte, instigateur de ce mouvement et ancien du Mont-Bénilde, présenta son projet. Mais voilà que le gouvernement s'empressa de déclarer un moratoire et refusa donc toute ouverture d'école privée.

Mais on ne baissa pas les bras et un procès fut intenté contre ce gouvernement et on s'appuya sur le principe que l'enseignement privé est un choix fondamental des parents. La Corporation subit



Dossier: Le Mont-Bénilde... une histoire trépidante.

deux défaites mais gagna en cour d'appel.

Cette contestation eut des répercussions dans tout le Québec, comme en fait foi le commentaire suivant : «Le nouveau gouvernement décréta un moratoire sur la création de nouveaux établissements. Surtout, il lança un mouvement de réforme de l'école publique afin de la rendre plus attrayante pour les parents. Même la réduction des subventions à 52% de celles du secteur public en 1982 ne suffit pas à ruiner ce réseau. L'ouverture de l'école secondaire Mont-Bénilde à Bécancour, après une longue contestation juridique du moratoire, tout comme la création du Mouvement pour l'école privée, qui compta bientôt 30 000 membres, témoignaient d'une opinion publique favorable au réseau d'enseignement privé. Le moratoire fut levé en 1986.» ⁽¹³⁾

Malgré cette victoire, le Mont-Bénilde n'a pu bénéficier de subventions. Pourtant, pendant deux ans, la Corporation a pu inscrire une soixantaine d'élèves qu'on transportait au Séminaire St-Joseph de Trois-Rivières pour les cours et qu'on ramenait le soir comme pensionnaires. Mais la famine s'installait à l'évidence...

Les Cadets de la marine (1981)

Cette même Corporation mandata le Général J.V.Allard (natif de Ste-Monique) pour présenter à la Défense nationale du Canada les avantages du Mont-

Bénilde comme endroit idéal pour établir les camps de cadets de la marine. Le projet fut accepté et le contrat fut signé pour l'année 1981. Comme l'écrivait M. Donald Pratte, le Mont-Bénilde se transforma soudain en *navire* et prit le nom de N.C.S.M. Québec (Navire Canadien de Sa Majesté, Québec). Entre 300 et 600 cadets viendront chaque été suivre des cours de voile, de musique et d'exercices militaires. Ces camps occupaient jusqu'à 1100 personnes à un certain moment. Les avantages en effet ne manquaient pas : l'embouchure de la rivière Nicolet, le quai de Ste-Angèle, la Garnison Jean-Nicolet, tout près à Nicolet même, la Garde Côtière disponible en peu de temps, le boisé environnant, etc.

La Corporation espérait ainsi amasser un certain pécule afin d'être prête lorsque le gouvernement abolira son moratoire pour enfin ouvrir l'école espérée.

Un anniversaire bénéfique (1987)

Le 4 novembre 1837, en pleine mouvance patriotique, quatre Frères des Écoles chrétiennes, venus de France, débarquèrent à Montréal. Les successeurs songèrent alors à fêter dignement le 150^{ième} anniversaire de cette prodigieuse aventure au Québec et ailleurs. Comment prolonger le rêve de leur fondateur, saint Jean-Baptiste de la Salle, de se consacrer principalement à l'éducation chrétienne de la jeunesse ?

Les quatre provinciaux de Montréal, Ottawa, Québec et Trois-Rivières, d'un commun accord, décidèrent de ré-ouvrir l'école secondaire Mont-Bénilde. L'exécution du projet n'a pas tardé ! L'année même, 1987, cette dernière recevait les premiers élèves en septembre.

La nouvelle école démarra lentement. Permissions du Ministère, lettres patentes, nouveau personnel, information aux parents, toute une organisation fut mise en branle. Et déjà on acceptait les inscriptions pour les trois premières années du secondaire, avec exactement 100 élèves et une résidence pour pensionnaires.



Crédit photo: Capture d'écran sur internet



Le moratoire étant levé depuis 1986, le Gouvernement déclarera le Mont-Bénilde d'intérêt public avec subventions améliorées. On ajouta la 4^e et la 5^e année du secondaire.

En 1990, l'école devint mixte et accueillit une première fille. En 1994 on pouvait compter 166 élèves dont 20 filles. Le 7 décembre 1994, l'école St-Joseph de Pointe-du-Lac fut endommagée par un incendie. On s'organisa en vitesse (on a même ajouté des locaux extérieurs) pour recevoir les élèves de cette école dirigée par les Frères de l'Instruction chrétienne lesquels prirent la décision de fermer définitivement en septembre 1995. Ces élèves, ajoutés à un contingent (80) venu de Victoriaville pour cause de fermeture de leur école, seront au nombre de 410 en 2003. Un sommet.

Fermeture de l'école secondaire Mont-Bénilde (2008)

Toutes sortes de raisons contribuèrent à la fermeture après 21 ans. Les subventions insuffisantes, le transport difficile, les inscriptions moins nombreuses et sans doute bien d'autres causes, finirent par avoir raison de ce généreux projet tenu à bout de bras par la communauté des F.É.C.

Les Frères n'avaient pourtant rien ménagé pour se mettre au goût du jour. La chapelle transformée en une très belle bibliothèque, les laboratoires de science modernisés, construction d'un laboratoire d'informatique sur le toit surbaissé entre la nouvelle et l'ancienne partie, chambrettes pour les pensionnaires du 2^e cycle, construction aux frais de la communauté d'un magnifique gymnase en 1997, rien n'arrêtait les Frères pour rendre leur maison attrayante.

Cette fermeture était d'autant plus étonnante que le Mont-Bénilde se classait à l'époque parmi les toutes premières écoles privées du Québec en ce qui regardait les succès de ses élèves d'après le classement provincial publié par les médias. Rien d'étonnant lorsqu'on apprend que les Frères s'ap-

pliquaient à offrir dès 1993 l'enseignement personnalisé, lequel tendait à encourager l'élève individuellement et à l'aider dans ses difficultés. Les élèves étaient heureux et semblaient fiers de fréquenter cette maison. Très peu d'étudiants effectivement décrochaient alors qu'au niveau du Québec on accusait un taux de 35% au secondaire. C'était énorme et je peux le confirmer étant encore enseignant au public cette année-là. Mais, disons-le, c'étaient des réseaux, le public et le privé, tellement différents. Les comparaisons sont difficiles.

La Marine s'en va (2012) ⁽¹⁴⁾

Une autre brique s'abattit soudain sur l'école lorsque la Défense nationale décida, après 32 ans, dans un effort de *rationalisation*, de mettre fin aux camps d'été des cadets de la Marine du NCŞM Québec au Mont-Bénilde. C'était le seul camp francophone des cadets de la Marine au pays. Ceux-ci seront regroupés à Bagotville et Valcartier.

Ste-Angèle venait de perdre aussi la présence, durant la période estivale, de ces jeunes des deux sexes qui donnaient des démonstrations de discipline et de compétence musicale, surtout dans leur défilé de fin de saison.

Trois ans de questionnement et d'espoir (2012-2015)

Maintenant vide, que pouvait-on espérer ? Les Frères acceptaient volontairement un dilemme «étranger» aux organismes commerciaux, à savoir comment vendre et ne pas oublier la communauté de Ste-Angèle, la ville de Bécancour et le Centre de Biodiversité situé tout près ?

Une offre se présenta en 2015 de la part d'un groupe de promoteurs représentés par M. Steve Garceau. Elle fut acceptée, pourvu que le Centre de la Biodiversité, situé tout près, puisse conserver la forêt et le verger.

D

Dossier: Le Mont-Bénilde... une histoire trépidante.

Conclusion

Ce fut une bénédiction, littéralement, que cette arrivée du Mont-Bénilde sur le territoire de Ste-Angèle ! De quelque côté qu'on envisage le résultat final, cette institution fut bénéfique à un haut degré pour l'éducation chrétienne, sociale et intellectuelle de notre jeunesse. Les Frères ont tout fait pour s'adapter aux tergiversations du gouvernement, versatile selon sa *couleur*, dans le domaine de l'éducation publique ou privée. Et ce, à leurs dépens financiers et humains.

On ne louangera jamais assez les services que les Frères ont rendus également à leur milieu dans plusieurs domaines. Disons qu'ils avaient une tendance discrète et favorable pour les gens de Ste-Angèle. Que de fois ils ont laissé leurs locaux à leur disposition à un prix défiant toute concurrence...

Les Frères ont été, pour plusieurs d'entre eux, d'admirables gardiens du fort. Ste-Angèle, et maintenant Bécancour, ne devront jamais les oublier. □

1. Cette citation et les renseignements qui suivent sur la fondation du Mont-Bénilde sont tirés des notes du Frère Paul Gagnon qui ont paru *in extenso* dans l'ouvrage *Les habitants de l'isle* de Jacques Duhaime, 1970, p. 121, éditions du Bien Public.
2. Ce n'était pas tout à fait un mont ! Disons plutôt une colline. Mais il y avait là une certaine élégance de terme et de prononciation. Quant au nom Bénilde, c'était justement le nom du Frère, f.e.c, qui venait d'être béatifié par Pie XII le 4 avril 1948. Il sera canonisé le 29 octobre 1967 par Paul VI.
3. Beaucoup de ces renseignements, surtout pour l'époque contemporaine, ont été écrits par Donald Pratte, un ancien très fier de cette institution, qui a milité d'ailleurs très activement comme président d'un mouvement pour la prolongation de cette école privée.
4. Jacques Duhaime, *Les habitants de l'isle*, Éditions du Bien Public, 1970, p. 123.
5. Il fait maintenant partie du clergé du diocèse de Nicolet.
6. D'après les notes du P. Alain Vaillancourt, o.m.i., p.73, dans le volume «*D'un jubilé à l'autre*», de Jacques Duhaime, aux Éditions du Bien Public, 1995.
7. Le Frère Omer Boisvert était natif de Bécancour. Une personnalité absolument remarquable. Sociable, joyeux, à l'esprit vif, il a laissé un souvenir qui a persisté longtemps à Ste-Angèle.
8. Ibidem, p. 126
9. En 1969, même le Séminaire de Nicolet ne dut sa survie que grâce au député Clément Vincent qui persuada le Ministère de la Justice d'en faire une École de Police.
10. Jean-Pierre Charland, *Histoire de l'éducation au Québec*, éditions ERPI, 2005, p.167.
11. Ibidem.
12. Notes de Donald Pratte. Ce dernier prit la tête de cette corporation qui connut toutes sortes de péripéties. Il affronta le gouvernement avec succès, comme on verra par la suite.
13. Jean-Pierre Charland, *Histoire de l'éducation au Québec*, éditions ERPI, 2005, p.167.
14. Notes de M. Donald Pratte



Crédit photo: Faubourg Mont-Bénilde

G

Généalogie



La généalogie... une passion contagieuse

Rita Bergeron

René Jetté, dans son *Traité de généalogie* publié en 1991, définit la généalogie comme « la discipline qui a pour objet la connaissance de la parenté existant entre individus ».

Depuis les dix dernières années, on voit de plus en plus de personnes retraitées s'adonner à cette passion qu'est la généalogie. Moi, par exemple, ayant dû quitter mon emploi de façon abrupte, j'ai répondu à l'invitation d'une amie à visiter la bibliothèque de la Société de généalogie de la Mauricie et des Bois-Francs (aujourd'hui la Société de généalogie du Grand Trois-Rivières). Pour bien comprendre les rouages de cette bibliothèque, j'avais apporté avec moi les deux à trois pages de recherches, concernant les *Bergeron*, faites auprès des archives du chanoine Wilfrid Bergeron. Mon amie Nicole m'a poussé à approfondir davantage mes recherches et voilà, j'essayais maintenant de monter la lignée des Beauchesne, des Genest et des Parenteau. J'étais conquise à mon tour... J'ai découvert aussi que mes ancêtres arrivés d'Acadie ont vécu à Bécancour depuis plusieurs générations autant du côté maternel que paternel.

L'engouement des Québécois pour la généalogie transparait aussi par la mise en ondes d'émissions de télévision qui réveillent notre instinct de chercheur tels que *Qui êtes vous?* diffusée à Radio-Canada et les *Capsules d'histoire du Québec* diffusées à T.V.A.

Les qualités du *parfait* généalogiste?

Le *parfait* généalogiste est un vrai enquêteur...

- Il est curieux. La curiosité anime la motivation. Comment et où vivaient les ancêtres? Quelles

difficultés ont-ils rencontrées? Quels événements historiques se rattachent à eux? Quel fut le déplacement de la famille? Pourquoi? Il faut questionner, interpréter.

- Il est patient, persévérant et optimiste. La quête du généalogiste se heurte à de nombreux écueils : actes détruits, fausses pistes, textes rédigés en vieux français, écriture illisible, etc.
- Il est logique, intuitif et perspicace. On ne cherche pas seulement des dates, on recherche des humains qui ont vécu dans un milieu différent et une culture différente de celle d'aujourd'hui.
- Il est prudent, minutieux et rigoureux. Il doit vérifier ses données et les recouper. Un homonyme dans le même village et la fausse piste est assurée.

Les raisons de faire sa généalogie

La quête identitaire des Québécois touche à trois réalités : la généalogie ou les liens de parenté, l'histoire de la famille et l'histoire locale. Faire de la généalogie peut répondre à diverses finalités :

- Une quête de sens : fondamentalement connaître d'où l'on vient et qui étaient nos ancêtres procède d'une démarche importante et signifiante pour toute personne.
- Une meilleure connaissance des dimensions particulières d'une famille au regard des traits communs, d'habilités, de comportements, etc.

G

Généalogie

- Une façon de refaire l'histoire de façon intimiste : les événements et les lieux prennent alors une tout autre signification que celle véhiculée par l'histoire officielle parce qu'ils sont concrètement liés à une personne en particulier.
- Une découverte fascinante de son milieu : ce qu'illustre parfaitement la confection d'une histoire locale.
- Un passe-temps agréable, passionnant et instructif : il s'agit pour certains, d'une façon de concrétiser le plaisir de la recherche et d'une occasion de partager ses connaissances.
- Un témoignage laissé aux générations futures du passage de leurs ancêtres dans la vie.
- Une aide pour les notaires : obligés de dresser des généalogies dans les cas de successions.
- Une discipline auxiliaire à de nombreuses sciences : l'histoire, la démographie, la sociologie, le droit, etc.
- Une finalité particulière au plan religieux : pour les catholiques, cela balise certains empêchements au mariage et régit les dispenses de parenté au mariage. Pour les adeptes de l'église de Jésus-Christ-des-Saints-des-derniers-jours (Mormons), la généalogie occupe une place prépondérante. Leur doctrine prétend que le salut des vivants passe par celui des morts qui leur sont apparentés.
- Une finalité administrative : par exemple, l'administration de la mesure du premier ministre Honoré Mercier relative aux octrois gratuits de terres aux familles de 12 enfants vivants et plus nécessitait la fourniture de données généalogiques. De même, l'inscription par le gouvernement fédéral d'une personne au *Registre des Indiens* demande également la fourniture de semblables informations.

Par où commencer?

Par le passé, plusieurs chercheurs ont abordé la généalogie comme autodidactes. Une situation qui explique la variété des méthodes utilisées et des démarches entreprises. De nos jours, de plus en plus, les chercheurs tirent profit des nombreuses activités de formation disponibles pour débiter correctement et éviter les écueils les plus fréquents.

Je vous conseille, comme première démarche, de remplir le formulaire *Lignée ascendante directe* avec les numéros Stradonitz (voir à la page suivante). Vous vous attribuez le numéro 1, votre père le numéro 2, votre mère le numéro 3 et ainsi de suite. Tous les hommes de votre lignée ascendante auront un nombre pair et les femmes un nombre impair. Ce système permet d'éviter bien des erreurs, car il arrive souvent que l'on retrouve le même prénom chez nos ancêtres sur plusieurs générations.

Où trouver l'information?

Depuis 1994, à cause de la *Loi d'accès à l'information*, les registres paroissiaux ne sont plus accessibles dans les paroisses. Par contre, on les trouve dans les bibliothèques de nombreuses sociétés d'histoire au Québec. À titre d'exemple, la Société d'Histoire et de Généalogie de Shawinigan possède un bon inventaire des registres de plusieurs paroisses du Québec. Pour notre part, à Patrimoine Bécancour, nous possédons les registres des mariages du comté de Nicolet. Je vous conseille de noter les dates de naissance des nouveaux arrivés dans votre grande famille, même chose pour les baptêmes, les mariages, les décès et ou les sépultures. Il est assez aisé de trouver des ancêtres via différents sites sur Internet, mais trouver la date du mariage d'un contemporain est toute une entreprise!

Né vous jetez pas sur toutes les invitations à acheter des logiciels. Contactez-nous, nous possédons peut-être le logiciel qui pourra vous aider. Nous offrons aussi la possibilité de faire des recherches dans notre centre de documentation et nous pouvons vous accompagner si vous le désirez.

Voilà en résumé ce qui me passionne et pourquoi je ne cesse de parfaire mes connaissances.

Bonnes découvertes! □

G

Généalogie



LIGNÉE ASCENDANTE DIRECTE

512, père	768, père
513, mère	769, mère
m.	m.

256, père	384, père
257, mère	385, mère
m.	m.

128, père	192, père
129, mère	193, mère
m.	m.

64, père	96, père
65, mère	97, mère
m.	m.

32, père	48, père
33, mère	49, mère
m.	m.

16, père	24, père
17, mère	25, mère
m.	m.

8, père	12, père
9, mère	13, mère
m.	m.

4, père	6, père
5, mère	7, mère
m.	m.

2, père	3, mère
date nom paroisse et lieu de mariage	

1. Probant(Votre nom)

Date:

Au temps des renardières

Kathl en Juneau Roy GFA



Une question de mode.

    Paris,   la fin du 19e siècle, une nouvelle mode est lancée : le manteau de fourrure de luxe. Les femmes européennes et les actrices du cinéma américain des années 1920, 1930 et 1940, affectionnent en plus le col de fourrure et les peaux de renard jetées sur les épaules. La toison la plus belle, la plus luxueuse et la plus riche demeure, sans contredit, celle du renard argent . Le prix d'un foulard confectionné à partir d'une seule livrée varie entre 350 \$ et 1 000 \$. La demande devient tellement forte que la capture des bêtes par la trappe ne suffit plus, sans compter que les populations de ces petits rusés du Québec diminuent dramatiquement. L'élevage vulpicole s'impose!

Un animal superbe.



Marlene Dietrich en fourrure pour «Pittsburgh» 1942

Les « renards argentés » sont des « renards roux » qui donnent naissance à des renardeaux noirs ou argentés. Il s'agit d'un cas de mélanisme formé par le pigment qui donne au poil sa coloration. Le renard (*Vulpes vulpes*) possède un pelage épais dont la couleur roux, blanc, noir, argent , fauve varie en raison des croisements réalisés et des espèces. Le petit mammifère carnivore se découvre un être agile, nerveux et ordinairement solitaire dont l'espérance de vie en captivité peut atteindre dix ans. Au Québec, il arbore son plus beau manteau d'un bel argent  avec un pur éclat métallique vers le mois de décembre, mais ne la conserve qu'une dizaine de jours. C'est à ce moment que les bêtes sont abattues. La qualité des peaux est évaluée selon sa brillance, son coloris et l'épaisseur de sa fourrure.

Une activité économique très profitable.

Au Québec, l'élevage du renard argent  débute véritablement vers 1895 avec l'arrivée d'un naturaliste belge, Johan Beetz, qui s'installe sur la Côte-Nord. Il y poursuit des expériences avec des renards argentés capturés à l'état sauvage à quelques milles à l'intérieur des terres. Au même moment sur l' le-du-Prince-Édouard, Charles Dalton et Robert Oulton font de même et deviendront d'ailleurs les initiateurs des renardières au Canada, lançant une industrie qui allait générer des millions de dollars. Beetz, considéré comme le pionnier de l'élevage vulpicole au Québec, leur vendra un premier couple de renards argentés élevés en captivité pour 25 000 \$. Le naturaliste belge a en effet réussi, après des années d'expérimentation et sept générations d'accouplements de spécimens sélectionnés, à contrôler l'hérédité de ces animaux en provoquant la reproduction du mélanisme et ainsi arriver à la création du « renard argent  pure race ».

H

Histoire (Au temps des renardières)

En 1913, au Québec, on ne dénombrait que six enclos multipliant ces bêtes au pelage convoité alors qu'un an plus tard on en retrouve à Lorette, en Gaspésie, à La Tuque, au Lac-Saint-Jean et à Vaudreuil. Certains parviennent, grâce à des croisements d'espèces, à créer de nouvelles couleurs comme le renard platine qui apparaît vers la fin des années 1930 et dont les peaux se vendent jusqu'à 300 \$ chacune, le renard à collier et le renard doré.

Le temps d'une paix.

Durant la Première Guerre mondiale, le ralentissement du marché européen des fourrures cause de nombreuses faillites au Québec, mais l'industrie se réorganise et prend de l'ampleur après le conflit. En 1920, une association nationale d'éleveurs de renard argenté est formée au Canada afin d'établir des normes novatrices. Le nombre croissant d'enclos nécessite de réglementer cette activité économique dans le but d'assurer la qualité du produit. L'élevage de la petite bête au pelage d'argent connaît son véritable apogée en 1925 et ses propriétaires récoltent des profits faramineux. Par exemple, en 1927, la vente de ces pelleteries rapporte plus de 350 000 \$ dans le seul comté de Charlevoix. En 1929, le Québec se classe au deuxième rang de la production canadienne, mais cette situation avantageuse prend fin abruptement avec le krach boursier. Pour bien des éleveurs d'animaux à fourrures, 1929 demeure synonyme de faillite. Cette activité économique estimée à 30 millions de dollars s'écroule. Le prix des peaux chute à 25 \$ alors qu'elle se vendait 125 \$ durant les bonnes années. Afin de réorganiser l'industrie, les propriétaires se regroupent en association et en syndicats et le gouvernement participe pour mieux encadrer l'élevage du renard. Il vote un budget de 100 000 \$ pour l'établissement d'une ferme expérimentale à Charlesbourg, il aménage une renardière qui opérera de 1936 à 1962 à Saint-Louis-de-Courville à Beauport pour former des spécialistes et poursuivre des expériences en alimentation et en génétique. Le ministère de l'Agriculture, créée en 1941, possède même une division des animaux à fourrures

qui met des instructeurs à la disposition des éleveurs pour les guider et les conseiller. En 1943, la Société coopérative agricole et d'animaux à fourrures de Charlevoix ouvre ses portes. L'Association coopérative des producteurs s'occupe de la vente des fourrures et de l'achat des produits nécessaires à ses membres et publie, dès 1934, la revue annuelle « Les Pelleteries du Québec ». Avec toutes ces initiatives, l'industrie de la fourrure de renard se porte relativement bien au Québec. Malgré ces années difficiles de conflits que sont celles de la Deuxième Guerre mondiale, nos renardières ont un importateur de choix, notre voisin du sud, les États-Unis.

En 1945, dans le domaine de la fourrure, la province de Québec occupe les premiers rangs tant par la quantité d'animaux gardés en captivité que par la qualité des renardeaux engendrés. On produit chez nous les types de renards les plus recherchés sur le marché, soit argentés, à face blanche et platine. L'apparition de nouvelles mutations soulève beaucoup d'enthousiasme dans le commerce, stimule l'élevage et tous les rouages bien huilés de cette activité économique font entrevoir un avenir radieux et prometteur.

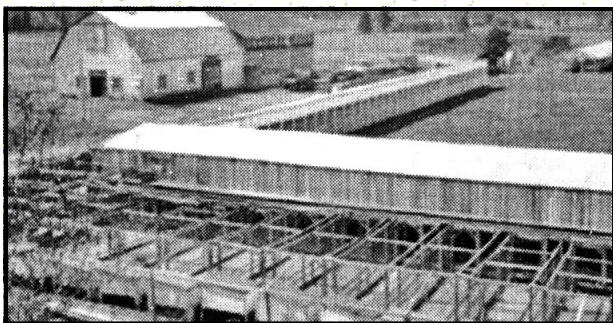
Une question de mode.

Mais voilà, tout comme aujourd'hui, l'industrie de la mode impose les tendances et les standards! Les grands de ce monde se dépêchent d'exhiber les vêtements dernier-cri et les petites gens, de suivre modestement cette vogue du moment. Les années 1940 et 1950 chantent les éloges du « poil ras » du vison, du rat musqué et du castor qui remportent désormais toutes les faveurs du public assoiffé de nouveauté. La fourrure à « poil long » devient surannée. Le nombre de renardières diminue de façon catastrophique entre 1948 et 1956 et plusieurs éleveurs essaient de tirer leur épingle du jeu en orientant leur entreprise dans l'élevage du vison. La production de fourrure de renards argentés se poursuit difficilement, mais cessera complètement ses activités au cours des années 1960.

H

Histoire (Au temps des renardières)

Nous savons grâce à BANQ (Bibliothèque et Archives nationales du Québec) qu'au moins deux renardières étaient en activité à Gentilly dans les années 1945 et 1947, soit celles du docteur Rhéault et celle de Croteau et frère. Si vous



La renardière du Dr Rheault à Gentilly. 1947.
Source: BanQ, cote: E6,S7, SS1, P36017

conservez des souvenirs, des anecdotes ou des photos de renardières ayant opéré à Gentilly ou encore sur le territoire de la ville de Bécancour,

n'hésitez pas à communiquer avec nous. Ce sera un plaisir de discuter avec vous et de nous enrichir de vos connaissances, notre mémoire collective. □

Source : Patri-Arch Inc. *Renardière d'Achille Tremblay/Saint-Urbain*. Étude patrimoniale/février 2012



La renardière de Croteau et frère à Gentilly. 1945.
Source: BanQ, cote: E6,S7,SS1, P26278

Calendrier des conférences de Patrimoine Bécancour

Les conférences ont lieu à 19h30, à la salle Nicolas-Perrot, au 2980, avenue Nicolas-Perrot, Bécancour (secteur Bécancour).

- Mercredi 20 avril 2016: Jean Provencher, *Les quatre saisons à Bécancour*.
- Mercredi 18 mai 2016: Daniel Harrison, *Culture de la vigne et implantation du vignoble «Domaine du Clos de l'Île»*.
- Mercredi 21 septembre 2016: Michel Barbeau, *Nos ancêtres Allemands*.
- Mercredi 19 octobre 2016: René Beaudoin, *Relations Rive-Nord Rive-Sud*.
- Mercredi 16 novembre 2016: Michel Morin, *Rébellion de 1837, causes et conséquences*.
- Mercredi 14 décembre 2016: Kathleen Juneau Roy, *Dans l'univers de: L'Épopée, La traversée en Acadie*.



Les Granges à dîme de la ville de Bécancour

Laurent Deshaies



Dans le dernier numéro de *Mémoire d'ici* (août 2015), nous avons présenté « la grange du curé » et son utilité pour entreposer la dîme en nature reçue des cultivateurs par la fabrique. Après la Deuxième guerre mondiale, le contexte social et économique change rapidement. L'agriculture se mécanise, l'usage de l'automobile se répand, le nombre de salariés augmente. Ces changements sociaux font en sorte que la perception d'une dîme en nature était de moins en moins appropriée pour assurer les besoins des services religieux, l'entretien des bâtiments et un revenu décent aux prêtres œuvrant dans les paroisses. La capitation, alors considérée plus juste et équitable, remplace la dîme dans le diocèse de Nicolet le premier juillet 1955. Ainsi, la grange à dîme devenait dans les circonstances une dépendance qui perdait une grande partie de ses fonctions premières (Deshaies, 2015).

En perdant leur utilité initiale, le sort futur des granges à dîme dépendait alors des possibilités de leur reconversion fonctionnelle. Alors que notre premier texte a permis de comprendre la finalité de la grange à dîme, le présent texte vise d'abord à décrire la grange dans ses aspects internes et à faire état dans la mesure du possible de leur évolution jusqu'à aujourd'hui pour celles qui furent construites dans chacune des six anciennes paroisses de la ville actuelle de Bécancour. Il fut très difficile de trouver et de regrouper une information déjà lacunaire sur ces granges qui étaient évidemment considérés par les prêtres et les fabriciens comme seulement des dépendances. Les archives religieuses des paroisses donnent peu d'éléments pour faire leur portrait physique et décrire leur évolution historique. Nous avons dû recourir aux

souvenirs de plusieurs citoyens pour mieux les connaître peu avant l'arrivée de la capitation. Nous les remercions chaleureusement et nous les sollicitons à nouveau après la publication du présent document si d'autres souvenirs leur reviennent.

1. La distinction entre la grange à dîme et les écuries

Chaque paroisse devait subvenir aux besoins du culte et des prêtres résidents. Ainsi chacune d'elle devait posséder une grange à dîme pour entreposer la dîme en nature fournie par les paroissiens des rangs et parfois des villageois; certains de ces derniers pouvaient aussi avoir des fermes. Le terme « dépendance » peut poser problème ici pour la grange à dîme, car celle-ci permettait d'entreposer des « revenus » pour assurer la vie religieuse de la paroisse et donner des moyens de subsistance aux prêtres. Sans la grange et la dîme qui y est engrangée, il était impossible d'assurer une gestion viable sur le plan économique d'une paroisse. Les paroissiens de Sainte-Gertrude ont bien connu le problème :

« Afin d'avoir un curé sur place, les habitants de Sainte-Gertrude... s'engagent devant notaire, au mois de novembre 1849. En plus de la dîme ordinaire, ils ont à verser un supplément fait de produits divers : une dîme de patates au 26^e minot, pas moins de 40 cordes de « bons fois francs de deux pieds et demi de longueur bûché et fendu en bonne saison, 600 bottes de foin de mil, le tout rendu au presbytère : avec droit de poursuite ».

Cinq années plus tard, ils sont à nouveau mis dans

Patrimoine bâti (les granges à dîme)

l'obligation de s'engager par écrit envers leur curé pour suppléer à l'insuffisance de la « dîme légale » et à lui livrer ce supplément « en temps convenable à sa demande ». De plus, quatre des signataires sont autorisés « à demander, retirer, faire payer et rendre au presbytère pour le curé, la dîme légale et le supplément ». (Roy, 2001, p. 182)

Il est utile de définir ce qu'est la grange à dîme pour bien la distinguer des écuries existant dans les villages. Car une confusion existe chez les personnes plus jeunes qui consultent les archives religieuses. Il est possible d'en donner une définition plus technique en décrivant ses grandes parties. Notre tâche fut facilitée par la découverte des « Plans et devis des dépendances du presbytère de la paroisse de Sainte Marie de Blandford. Diocèse de Nicolet » par Louis Jr Caron au Centre d'Archives Régionales Séminaire de Nicolet (cote F434/b3/6). Ces plans furent approuvés par l'évêque J.J. Herman Bruneau le 13 mars 1924. Ce document porte sur le plan de la grange à dîme, ses dimensions, ses techniques de construction... Avec l'aide des mots de l'architecte Caron, on peut définir la grange à dîme comme suit : elle est un bâtiment « *divisé en trois parties principales dans le bas* », d'abord une étable, « *ensuite attenant à l'étable, la grange proprement dite avec une aire (batterie)* », et enfin « *une remise* ». « *De plus, au deuxième étage, il y a aura un grenier d'étable de même dimension que l'étable et placé au-dessus de l'étable.* » Pour terminer, « *il y aura un hangar à grain de mêmes dimensions que la remise des voitures et placé au-dessus de cette remise aux voitures.* » À la lecture de cette définition, il faut noter que la grange à dîme se distingue des autres granges des cultivateurs par la présence de deux greniers. Le premier, situé au-dessus de l'étable, sert à entreposer du foin, d'isolant durant l'hiver pour l'étable et parfois à installer un réservoir d'eau pour abreuver les animaux. Le second grenier ou fenil, placé au-dessus de la remise pour les voitures des prêtres, sert à l'entreposage des grains reçus des cultivateurs. Le reste du document de l'architecte Caron Jr porte sur tous les éléments de la gran-

ge depuis le solage jusqu'au pignon. Tout y passe : le solage en termes de matériaux, de dimensions, les crèches, le pontage, la charpente avec les lambris, les fenêtres, les portes à l'extérieur et à l'intérieur, les réservoirs d'eau, les parcs à vaches et à chevaux, les escaliers, le couloir (« chemin couvert ») à l'intérieur, la peinture, le toit... Le texte de Louis Jr Caron permet de mieux décrire et comprendre les granges à dîme avec son étable et sa remise.

La grange à dîme étant définie, il est nécessaire de la distinguer des écuries situées dans le village. Celles-ci étaient utilisées par les résidents des rangs pour abriter leurs chevaux lors des cérémonies religieuses et au moment des visites des commerces et des services au village. Ces écuries sont parfois mentionnées dans les documents d'archives, particulièrement de Gentilly (Centre d'Archives Régionales Séminaire de Nicolet, cote F331/B16/1, p. 273) et de Sainte-Gertrude. Par exemple, les écuries de Gentilly furent construites derrière le salon du barbier Marc Paris. Le 19 mars 1954, elles furent vendues à la Commission scolaire pour 175 \$ chacune (source : Réal Lemaire selon la tradition orale). Grâce à mes propres souvenirs d'enfance, j'ai connu l'une de ces écuries à Sainte-Gertrude. Mon père détachait son cheval de la voiture ou du traineau pour l'amener à l'écurie de son oncle Armand Deshaies, alors secrétaire-trésorier de la municipalité du village Villers, postier et propriétaire de l'écurie. Celle-ci était utilisée par plusieurs familles et il est fort probable qu'il y en avait d'autres dans le village pour accueillir les chevaux. Souvent, ces écuries étaient d'anciennes granges-étables transformées à cette fin.

2. Le déclin des granges à dîme dans la ville de Bécancour

Quand la capitation s'est généralisée, les granges à dîme avaient perdu leur utilité première pour loger des animaux, dont le cheval qui servait à véhiculer les prêtres. Ainsi, leur sort fut vite scellé.

Saint-Grégoire-le-Grand qui a obtenu son érection

Patrimoine bâti (les granges à dîme)

canonique en 1802, a probablement connu plusieurs granges à dîme. La dernière était située sur le boulevard Port-Royal à l'arrière du presbytère entre celui-ci et le Centre culturel Laroche. Selon plusieurs informateurs, cette grange aurait été détruite entre 1950 et 1960. Cette période correspond à la date de l'abandon de la dîme en nature par le diocèse. La date de démolition devrait être postérieure à 1955. Sur l'ancien site, l'on retrouve maintenant un stationnement.

À Précieux-Sang, la grange à dîme aurait été construite « en même temps » que l'église, le presbytère et la sacristie au coût total de 9 500 \$ (source : Monique Manseau) et probablement vers 1904 ou 1905 peu après l'érection canonique de la paroisse en 1903. En 1914, l'écurie fait déjà l'objet de réparations. Et la même année, on construit un poulailler. Nous faisons ici l'hypothèse qu'il n'y aurait eu qu'une seule grange à dîme à Précieux-Sang. Cette grange fut détruite comme l'écrit Rachel Provencher Côté dans « Un fleuron sur nos racines » :

« Les dépendances de la fabrique composées d'une grange-étable, d'une remise et d'un poulailler situés au nord du presbytère, ayant une longueur approximative de 85 pi, furent démolies par corvées de paroissiens, du 12 au 26 avril 1959; le bois utilisable provenant de cette démolition fut utilisé par le Syndicat pour la construction du garage actuel adjacent à la cuisine du presbytère. » (Anonyme, 2003, p. 31)

À Gentilly, nous savons que la grange à dîme aurait été vendue par encan en 1986 à Raymond Bellefeuille, résidant au 795, avenue des Hirondelles, qui l'aurait fait descendre en bas de la côte sur sa propriété grâce à des spécialistes en déménagement de bâtiment imposant. Cette grange était située entre le couvent et le presbytère. Michel Bellefeuille, fils de l'acheteur, la possède et l'utilise comme entrepôt. On connaît peu de choses sur cette grange qui nous apparaît très petite avec son toit français en tôle. On peut douter de son statut de grange à dîme à cause de sa dimension. Ce bâ-

timent fut-il seulement un garage pour voiture ?



Ce qui reste de la grange à dîme de Gentilly. Crédit Photo: Charles Hélie

À Bécancour, la grange à dîme a connu un parcours plus intéressant que les précédentes. En 1978, elle fut utilisée pour des activités récréatives comme la pétanque, le croquet, le billard (« pool ») et « les cartes ». Elle est devenue un véritable lieu de rencontres et de loisirs au grand plaisir des paroissiens et des aînés en particulier. Au cours des années 80, la grange ne pouvait pas admettre de grands groupes de spectateurs lors des finales pour le tournoi de croquet au deuxième étage pour des raisons de sécurité. En effet, le mur arrière avait tendance à s'écarter du carré malgré l'installation d'un câble d'acier. Les activités de loisir ont été déplacées dans le sous-sol de la salle paroissiale. La grange à dîme fut alors détruite au cours des années 90.

Depuis la disparition de la dîme en nature, trois granges ont été démantelées et une autre a été vendue et déménagée sur un terrain privé. Pour être positif, il faut reconnaître l'intérêt de la récupération du bois de la grange de Précieux-Sang pour la construction d'un garage, un usage privé de la bâtisse à Gentilly, et les bons moments de loisir à Bécancour. Il reste donc deux granges à dîme sur le territoire de Bécancour, à Sainte- Gertrude et à Sainte-Angèle-de-Laval, que nous pouvons documenter plus facilement en les observant sur le terrain. Avant de présenter ces deux dernières, il est nécessaire de revenir sur celle de Bécancour pour laquelle nous avons des informa-

tions intéressantes.

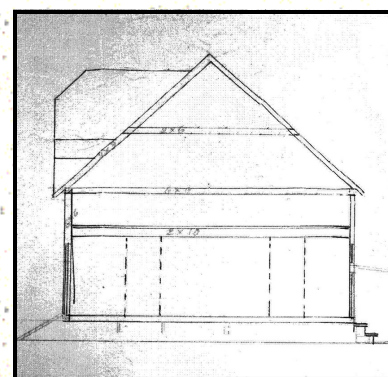
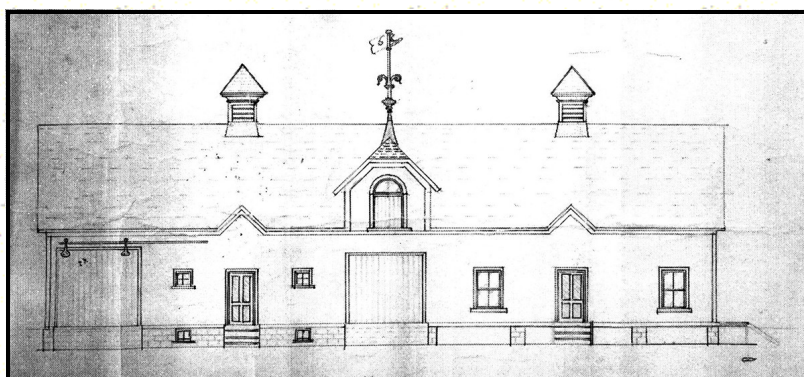
3. La dernière grange à dîme de la fabrique de Bécancour : de la planche à dessin à sa démolition

La fabrique de La-Nativité-de-la Bienheureuse-Vierge-Marie-de-Bécancour est probablement la première à avoir construit une grange à dîme sur le territoire de la ville de Bécancour. Malgré l'ancienneté de la paroisse en 1722, nous ne possédons pas d'informations sur les granges à dîme qui auraient été construites près de l'église et du presbytère. Par contre, nous avons eu l'avantage de pouvoir comparer le projet d'un plan de grange à dîme de date inconnue (vers 1900 selon les estimations), des photos aériennes obliques prises en 1972 et l'excellente mémoire de citoyens qui ont pu utiliser la dernière grange à dîme de Bécancour comme lieu de loisirs à partir de 1978. La grange à dîme décrite ci-après ne serait pas la première grange à dîme de la paroisse de Bécancour.

Il est très intéressant d'étudier le « projet de plan des dépendances pour la fabrique » déniché par l'archiviste Marie Pelletier au Centre d'Archives Régionales Séminaire de Nicolet. D'après ce projet, la grange à dîme devait avoir 92 pieds de longueur par 30 pieds de largeur. Ce sont des mesures approximatives car les plans sont difficiles à lire à cause de leur faible qualité sur le plan visuel. Le toit comprend deux versants droits à 45 degrés avec un mur de pignon aux deux extrémités

sans écouilleau. Le carré a 14 pieds de hauteur, mais l'espace en dessous du fenil (grenier) a 10 pieds selon le dessin, ce qui laisse environ 4 pieds au-dessus du plancher des greniers avant les versants du toit pour former le comble. Les poteaux de la charpente prévus en 6 X 6 po. portent des sablières de mêmes dimensions. Nous avons cependant trouvé étrange ces dernières dimensions parce que les granges traditionnelles de nos campagnes avaient de gros poteaux de 10 X 10 po. et parfois plus pour porter des sablières et par la suite des solives. Nous avons trouvé l'explication dans le plan de la grange à dîme pour Sainte-Marie-de-Blandford. Une telle dimension des matériaux s'expliquait par une technique de construction utilisée peut-être seulement pour des granges les plus luxueuses qui avaient un lambris plus épais tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Comme sur le plan de la Fabrique de Sainte-Marie-de-Blandford, les murs devaient être construits avec des 6 X 6 po. et des 2½ X 6 po. disposés verticalement aux 3 pieds sur les soles pour permettre d'y clouer tant à l'intérieur qu'à l'extérieur des planches embouvetées avant de recevoir à l'extérieur un « bon clap-bord embouveté de 5 pouces de largeur bien cloué à tous les trois pieds » (1924, p. 2). Les chevrons ont été prévus en 2 X 9 po. et reliés par des madriers horizontaux de 2 X 6 po. à mi-chemin entre la sablière et la faite du toit.

Les ouvertures de la façade sont constituées d'abord de deux grandes-portes (13 pieds de largeur par 10 pieds de hauteur) coulissantes sur roues. La première de ces portes est située au milieu de la façade et l'autre sur le côté gauche du bâtiment près du mur à l'opposé de celui de la



Projet de plan des dépendances pour la fabrique (Bécancour) - Archives du Séminaire de Nicolet. Cote: F288/018/8/2.

Patrimoine bâti (les granges à dôme)

remise. Nous ne croyons pas que cette dernière fut construite par la fabrique mais cela resté à vérifier. Au-dessus de la grande-porte centrale, l'auteur du plan a dessiné une lucarne avec fenêtre partant au bord du toit. Un paratonnerre semble avoir été prévu sur cette lucarne. Sur le toit, le dessinateur a placé deux campaniles, le premier situé au milieu de l'espace remise et le second au milieu de la grange pour servir d'aération pour le foin. En plus de ces portes, il y a deux grandes fenêtres à quatre sections devant la remise et deux très petites probablement entre les deux batteries, vis-à-vis l'étable ou devant un couloir intérieur pour déplacer le foin de la batterie à l'étable (?). Pour l'intérieur, comme la reproduction du plan n'est pas parfaite, il est difficile à lire et l'architecte n'indique pas la nature des usages de chacun des espaces délimités même si on peut s'en faire une idée générale à la lumière des connaissances actuelles des granges traditionnelles.

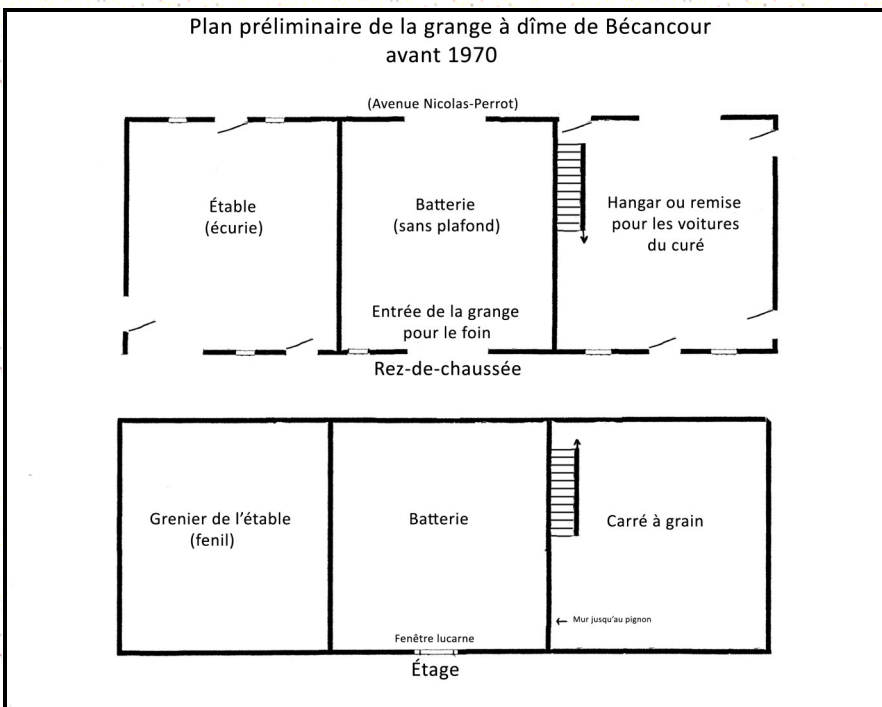
1972. La présente description de la grange à dôme que certains citoyens actuels de Bécancour ont connue, repose sur l'observation de cette photo



Archives du Séminaire de Nicolet

et l'information fournie par quelques citoyens. La grange à dôme est située à l'arrière du presbytère avec la façade principale visible du côté Sud-Ouest de l'église, l'autre façade adonnant sur l'avenue Nicolas-Perrot (rue Desormeaux). Il est possible de comparer le plan avec les photos. Il y a plusieurs ressemblances avec le plan original. Sur la photo, on y voit d'abord une porte surmontée d'une petite lucarne entre deux fenêtres. Le toit est à deux versants et semble respecter le plan avec ses deux campaniles et ses trois lucarnes au-dessus de la grande porte et des portes pour personnes. Par contre, dans les pignons, on trouve des fenêtres carrées disposées de façon parallèle à la pente du toit, ce qui n'apparaît pas sur le plan en « coupe transversale ». Le versant du toit arrière n'a pas de lucarne. À l'arrière,

on voit deux grandes-portes : la première servant d'entrée dans la remise et la seconde, alignée avec elle de la façade, utilisée pour l'entrée du foin. Il nous semble impossible pour le moment d'aller plus loin dans l'analyse comparative entre



Marie Pelletier, archiviste au Centre d'Archives Régionales Séminaire de Nicolet, a aussi mis à notre disposition une photo du noyau religieux de Bécancour prises d'avion par Jean Laliberté en

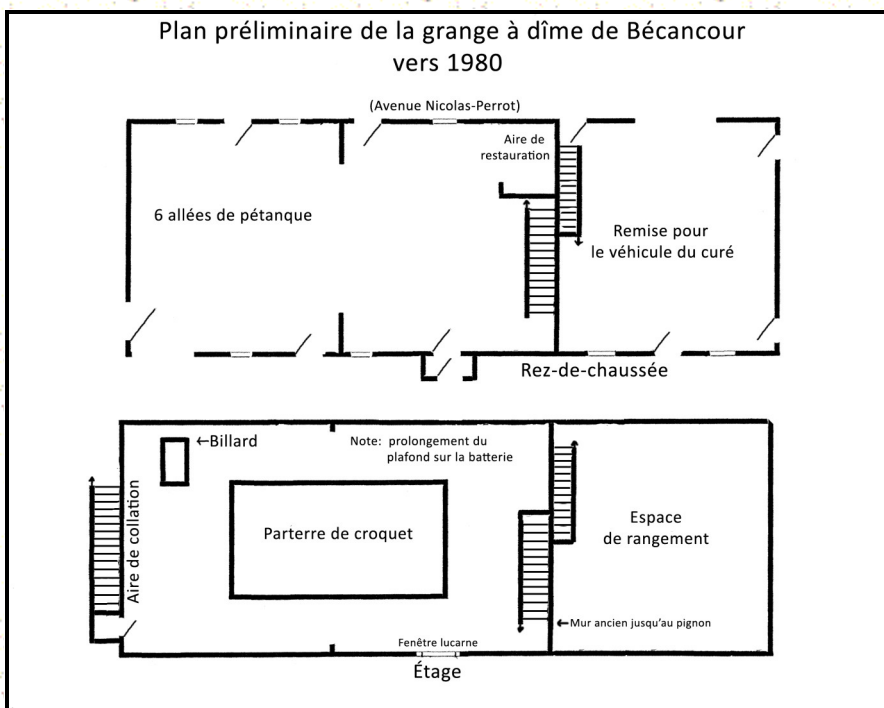
Patrimoine bâti (les granges à dîme)

le plan initial et la grange prise d'avion en 1972.

En 1978, soit six ans après la prise de photos aériennes, la grange à dîme est utilisée pour des activités récréatives. En effet la grange fut transformée par le Comité de l'Âge d'Or sous la direction de Paul Leblanc grâce à une subvention obtenue du Fond Laprade pour permettre la tenue d'activités récréatives. Au rez-de-chaussée, on trouve six allées de pétanque sur une surface de poussière de pierre adaptée pour un tel jeu dans l'espace occupé anciennement par l'étable. Deux murets en bois usagé de 3 à 4 pieds de hauteur ont été découpés à même le mur en destruction séparant l'étable et la batterie. Les murets reliés à la façade et au mur de l'arrière permettaient aux spectateurs de s'y s'accouder pour observer les joueurs de pétanque à partir de l'ancienne batterie. Au même niveau, on a aussi aménagé une aire de restauration avec mur où on retrouve

croquet, une table de billard (« pool »), un réfrigérateur et des gâteries pour la collation, le tout adossé au mur Sud-Est de la grange. Le plancher du deuxième au-dessus de l'étable aurait probablement été prolongé au-dessus de la batterie jusqu'au mur séparant la remise du reste du bâtiment, soit au niveau de l'ancienne batterie. Enfin la section du garage située plus près du presbytère servait à mettre à l'abri l'auto du curé jusqu'à la démolition de la grange. Cette grange avait des problèmes de structure car les murs cherchaient à s'écarter ou à s'ouvrir. La mise d'un câble d'acier en dessous du plancher du grenier n'a pu résoudre de façon définitive ce problème pour la sécurité et la grange fut détruite au début des années 90. Il est possible que le déménagement de l'activité récréative au sous-sol de la salle paroissiale soit aussi explicable en partie par l'abandon de la pratique de la pétanque.

4. La grange à dîme de Sainte-Angèle-de-Laval : un avenir patrimonial ?



Plan réalisé par Laurent Deshaies et Yves Gaudet

un réfrigérateur, les croustilles, des sandwichs, du chocolat... et les boissons gazeuses, le café, l'eau... Par l'escalier construit sur le mur de la remise, on avait un accès au deuxième étage. Cet espace était principalement réservé à un jeu de

La grange à dîme que l'on peut voir à l'arrière du presbytère serait la deuxième à être construite dans le noyau religieux. D'après les archives religieuses, il a eu une construction d'une écurie et d'un hangar en 1897. Ce bâtiment est la seconde grange à dîme, car la paroisse de Sainte-Angèle-de-Laval ne pouvait certes pas s'en passer pour recevoir la dîme en nature entre 1868, date de l'érection canonique de la paroisse, et 1897, date attestée de la construction d'une écurie et d'un hangar telle que relevée par Jacques Duhaime dans les archives paroissiales. Vers

1896 ou 1897, M.-Victor S. De Carufel demanda aux paroissiens de reconstruire les dépendances. Jacques Dumaine écrit que :

« Mr. Le Curé exposa aux paroissiens la nécessité

Patrimoine bâti (les granges à dîme)

de reconstruire les dépendances de la cour, écurie et hangar et suggéra la proposition de faire ces travaux avec les deniers de la fabrique. Ce qui fut agréé par les fabriciens avec empressement et autorisé par l'Évêque. Ces travaux se firent dans l'été 1897 et un superbe bâtiment fut érigé par Mr. Joseph Bourque, menuisier de la paroisse pour la modique somme de \$444.00 » (Duhaime, 1970, p. 52)

Le bâtiment actuel a 23 mètres de longueur pour 15,50 mètres de largeur, soit environ 50 pi. par 30 pi. avec un toit à deux versants sans campanile. Ces dimensions sont inférieures d'environ 40 pieds à celles des granges de Sainte-Gertrude et de Bécancour. La dimension de la grange reflète



Grange à dîme de Sainte-Angèle-de-Laval. Crédit Photo: Yves Gaudet

la nature moins importante de l'activité agricole de la paroisse, car plusieurs paroissiens étaient pêcheurs, commerçants ou travaillaient à Trois-Rivières. Vue de l'extérieur, la grange à dîme de Sainte-Angèle-de-Laval donne l'impression d'être un garage à cause de sa longueur. Mais à l'intérieur et surtout avec ses divisions, elle donne vraiment l'impression d'être une vraie grange. Au rez-de-chaussée, la partie batterie est séparée de la remise et du carré à grain par un mur jusqu'au pignon. La batterie est attenante à un grenier à foin, situé au-dessus de l'étable et n'était pas alignée par une autre porte à l'arrière. Comme dans toutes les granges à dîme, il faut souligner la présence de deux greniers, l'un pour le foin et l'autre pour entreposer le grain. De plus, cette grange n'aurait pas eu une tasserie traditionnelle

au ras du sol. Ce qui pose un problème pour monter le foin sur le grenier au-dessus de l'étable à moins de trouver des indices visibles de l'installation d'un palan à moufle, soit un mécanisme avec poulies et câble aux endroits essentiels pour hisser le foin sur le grenier de l'étable.

Pour combler l'information, nous avons rencontré quelques citoyens de Sainte-Angèle-de-Laval. Marcel Deshaies, né en 1931, se serait occupé de l'élevage des poules et des coqs chez son père Charles-Arthur Deshaies. De 1936 à 1942, il serait allé chercher avec son père du grain déposé au deuxième étage de la grange à dîme pour les poussins (100 coqs et 100 poules de ponte) achetés à chaque année. Ses souvenirs sont ceux d'un jeune avant son départ de la paroisse à 16 ans pour les études et le travail (*verbatim*, le 2 février 2016). Guy Doucet, voisin d'en face de Marcel Deshaies, a toujours demeuré au village et possède quelques souvenirs intéressants au sujet de la grange à dîme. Il a confirmé que la première section de la grange à dîme, la plus proche du presbytère, était réservée aux voitures à chevaux du curé et à l'entreposage du grain au deuxième étage tandis que la section la plus éloignée était occupée par les chevaux. D'après lui, elle aurait aussi servi pour abriter quelques chevaux de citoyens lors de cérémonies religieuses. Les chevaux étaient alors attachés à des poids en métal par un cordeau et la bride. Mais en hiver, les chevaux devaient avoir absolument une couverture sur le dos. Les écuries du Manoir Thibodeau étaient également utilisées pour les chevaux lors de ces cérémonies... en plus de recevoir les chevaux des citoyens qui prenaient le traversier. Guy Doucet a également souligné que la dîme pouvait être payée en grain, foin, viande, bois de chauffage... (*verbatim*, 2 et 5 février 2016). L'abandon de la fonction dîmière de la grange semble avoir débuté plus tôt qu'ailleurs dans les autres paroisses, aux débuts des années quarante à la lumière des cahiers de dîmes. Lors de son approvisionnement pour ses poules, Marcel Deshaies a vu l'épuisement graduel de la réserve en grain avant 1942, confirmant ainsi notre analyse du cahier de dîmes de l'époque. Patrimoine Bécancour a acquis la grange à dîme en même temps que le presbytère

en 2015. L'avenir de cette dernière est donc assuré par un organisme dévoué à la promotion de l'histoire et du patrimoine.

5. La belle grange à dîme de Sainte-Gertrude : un avenir à définir

La grange à dîme de Sainte-Gertrude est un beau bâtiment situé à l'arrière du presbytère (photo 4). Sa façade est parallèle au mur du côté Sud-Ouest de l'église. Comme toute grange, le bâtiment est rectangulaire avec 90 pieds de longueur par 30 pieds de largeur. Le toit est à deux versants en tôle surmonté d'un campanile. Il y a une lucarne sans fenêtre au-dessus de la grande-porte à glissière qui aurait été achetée et posée par Gérard Deshaies, locataire d'une partie du presbytère. Une grande-porte à l'arrière est alignée avec celle à l'avant. Le revêtement extérieur est en clin



Grange à dîme de Sainte-Gertrude. Crédit photo: Yves Gaudet

embouteté avec des planches en bois verticales dans les coins du bâtiment. Il faut observer une belle symétrie sur la façade. Aux deux extrémités du bâtiment, on retrouve deux portes vis-à-vis la remise à grain et l'écurie pour l'entrée de personnes entre deux fenêtres pour chacune. Plus près de la grande porte, on retrouve également deux fenêtres de chaque côté. Toutes ces fenêtres à

guillotine comprennent deux parties coulissantes ayant chacune six vitres. Cette grange à dîme se caractérise par une belle fenestration sur la façade, à l'arrière et sur les côtés.

La grange a deux étages. Le rez-de-chaussée est divisé en plusieurs sections : la première aurait peut-être abrité des poules et permettait l'accès au grenier à grain. La seconde est une tasserie où on pouvait « tasser » les voitures d'été ou d'hiver selon les saisons. La troisième section accessible par deux grandes portes permettait l'entrée du foin qui était déchargé de la voiture par une fourche attachée à un câble passant sur des poulies en bois et faisant monter et déplacer la charge sur un rail en fer dans le faite du pignon au-dessus du grenier de l'étable. Le foin aurait surtout été dirigé vers le grenier (fenil) de l'étable et non sur la tasserie, car le mécanisme est disponible seulement pour le grenier. Ce mécanisme de poulies et de câble était mu grâce à la traction de chevaux

attelés à un bacul fixé au câble passant par une poulie fixée à la base de la poutre attenante à la grande-porte. La quatrième section de la grange d'une largeur de 9 pieds était réservée à la descente du foin depuis le grenier. Les deux dernières sections, séparées par un mur percé d'une porte, étaient réservées aux animaux. La première partie aurait été utilisée par les vaches (5 environ) tandis que la seconde servait pour les chevaux. Dans la partie des chevaux, il y avait une trappe au plafond pour faire descendre

du foin. À la différence des autres granges à dîme, elle n'aurait pas eu un espace spécifique appelé « remise »; mais il est fort probable que la seconde section de la grange de Sainte-Gertrude aurait servi de remise.

La grange sert présentement de garage pour l'auto du curé et de place pour l'entreposage de divers équipements, d'articles et parfois d'objets de

P

Patrimoine bâti (les granges à dîme)

nature religieuse. Malgré certaines petites transformations, comme le déplacement de l'escalier vers le mur du fond dans l'atelier de menuiserie actuel, la grange à dîme est dans un état relativement intéressant pour une reconversion au niveau fonctionnel mais en protégeant son aspect intérieur et extérieur. Elle possède plusieurs particularités que la grange de Sainte-Angèle-de-Laval ne possède pas. Son espace intérieur est plus complexe et plus spécialisé en sections. On pourrait trouver un usage public à cette grange comme lieu d'interprétation patrimoniale d'un système agro-forestier typique à Sainte-Gertrude et des paroisses environnantes. La grange fut un bâti lié aux activités agricoles et religieuses tout au long de l'histoire de Bécancour jusqu'aux années 50. Un patrimoine lié à l'activité forestière et acéricole, très importante dans le secteur de Sainte-Gertrude, pourrait également s'intégrer dans un tel centre d'interprétation ouvert seulement quelques jours durant la saison touristique. Celui-ci pourrait devenir le lieu de rencontre et de rendez-vous pour les producteurs agricoles et forestiers. Ce sont là des suggestions à explorer collectivement, d'abord à la fabrique avant de la faire partager à l'ensemble des paroissiens:

En guise de conclusion

Durant notre démarche de recherche au sujet des granges à dîme, nous sommes partis de notre propre expérience dans la grange de mon père entre 1950 et 1966. Cette expérience a du s'ajuster graduellement à ce qu'est véritablement une grange à dîme. Mais il n'en demeure pas moins que nous avons seulement effleuré le sujet des granges à dîme de la ville de Bécancour car nous savons que nous en savons encore très peu. Malgré tout, notre parcours nous a amené à apprécier ces granges pour leur valeur patrimoniale immatérielle (la dîme) et pour leur spécificité dans le paysage rural par rapport aux granges traditionnelles (le bâti). En ce sens, elles font partie du petit patrimoine de Bécancour et constituent deux représentantes uniques et spécifiques en bâti agricole encore debout. Elles nous font voir également sous un angle nouveau l'intérêt de les conserver et de les préserver en vue de leur

interprétation patrimoniale pour les citoyens et les visiteurs. Ces granges sont une catégorie à part sur le plan de la construction et de leur usage et deviennent ainsi un maillon important des bâtiments agricoles dans l'inventaire du petit patrimoine agricole. Ces objectifs de conservation et de protection peuvent faire l'objet d'une préoccupation sans investir de sommes financières importantes en espérant que ces travaux serviraient un jour pour une mise en valeur patrimoniale.

Il est possible d'effectuer des recherches à peu de coûts pour les mettre en valeur. Mise à part la recherche d'information additionnelle auprès des citoyens, trois tâches à court terme (soit 4 ou 5 ans) nous apparaissent évidentes à nos yeux pour assurer un nouveau rôle aux deux granges à dîme de la ville de Bécancour. D'abord, il serait utile d'explorer de façon plus systématique les documents d'archives des fabriques des paroisses religieuses de la ville de Bécancour pour documenter davantage ce patrimoine religieux exceptionnel. Ensuite, il serait intéressant d'effectuer à peu de coûts une description architecturale technique des deux granges existantes : plan, techniques de construction, matériaux... Enfin, l'étude de façon plus spécifique de la contribution à la dîme des paroissiens à partir des cahiers de dîmes de la paroisse de Sainte-Angèle-de-Laval permettrait de préparer un guide d'interprétation éventuelle d'un patrimoine immatériel intéressant pour des visiteurs. Il faut toujours avoir à l'esprit que l'étude de ces granges est une porte d'entrée de l'histoire religieuse, culturelle, sociale et économique de la ville de Bécancour. Il serait peut-être possible de penser à un partenariat éventuel avec l'université pour avoir un étudiant en histoire pour rédiger une thèse de maîtrise sur le sujet de la dîme et de l'utilisation de la grange à dîme. Ces diverses tâches, assumées principalement grâce au bénévolat, convergent vers l'idée d'utiliser la grange à dîme dans le futur pour un partage du patrimoine bâti et immatériel avec les citoyens et les visiteurs. Nous ne pouvons pas terminer sans rappeler l'urgence pour les citoyens ayant des souvenirs et des photos à propos des granges à dîme de les partager avec Patrimoine Bécancour. □

Remerciements :

Nous tenons à remercier chaleureusement Mme Marie Pelletier, archiviste aux Archives du Séminaire de Nicolet, pour ses conseils à la lecture du texte et l'accès aux archives des fabriques de la ville de Bécancour. Plusieurs personnes ont contribué à des titres divers sur le plan de l'information et de l'élaboration progressive de l'analyse et du texte. Qu'elles reçoivent ici nos plus sincères remerciements. Merci à Mesdames Raymond Bellefeuille, Monique Manseau, Lucette Robichaud Deshaies, Huguette Bergeron. Merci également à Messieurs Yves Gaudet, Jean-Baptiste Beauchemin, Raymond Cormier, Fernand Croteau, Marcel Deshaies, Guy Doucet, Jean-Guy Dubois, Charles Hélie, Jean-Pierre Leduc, l'abbé Pierre Proulx, André Schelling, Nelson Teasdale, René Deshaies

Vocabulaire de base de la grange-étable :

Batterie : partie de la grange avec un plancher par où on entre le foin et la paille pour ensuite les déplacer dans les tasse-ries. Une grange peut avoir plusieurs batteries selon l'importance de la superficie cultivée. Cette aire de la grange fut historiquement appelée ainsi car les premiers habitants y battaient le grain. À la ferme d'Albert Deshaies, elle servait encore en 1960 pour égrainer les épis pour obtenir les grains du maïs destiné au popcorn et au maïs lessivé, et pour retirer les cosses des pois (soupe au pois) et des haricots (fèves au lard). Cette aire porte donc bien son nom.

Campanile : cloché ajouré (ajour) sur le sommet d'un bâtiment servant de puits d'aération.

Carré : 1) partie de la charpente d'un bâtiment comprise entre la sole et la sablière. Il faut comprendre ici qu'un carré peut avoir la forme d'un rectangle (voir Séguin, 1963) 2) « partie de la grange où l'on serre le foin, la paille » (SPFC, 1930, p. 175)

Écouilleau : partie d'un toit se prolongeant en triangle vers l'extérieur grâce à l'extension du faite qui est le madrier sur lequel s'appuie l'extrémité des chevrons.

Palan à moufle : un mécanisme de transmission du mouvement avec des poulies et des câbles en vue de soulever et déplacer de lourdes charges sans grand effort.

Sablière : pièce de bois posé horizontalement sur le carré ou au-dessus des murs pour supporter les chevrons du toit et les solives pour soutenir un plancher et un plafond.

Sole : pièce de bois de bonne dimension, sur laquelle s'élève le carré de la grange ou d'un autre bâtiment (Séguin, 1963, p. 121)

Tasserie : aire de la grange située à côté de la batterie ou entre deux batteries pour entreposer le foin ou la paille. Régionalisme désuet, absent du dictionnaire Robert, mais provenant de France : endroit où on « tasse »... Les cultivateurs emploient aussi les termes de « carré de foin » pour désigner la tasserie.

Bibliographie :

ARCHIVES DU SÉMINAIRE DE NICOLET. Les fonds d'archives des fabriques de la ville de Bécancour et de Sainte-Marie-de-Blandford.

BÉLISLE, Louis-Alexandre (1944) *Dictionnaire générale de la langue française au Canada*. Québec, Bélisle Editeur, 1390 p.

COLLABORATION (2003) *Précieux-Sang. 100 ans d'histoire*. Fabrique du Précieux-Sang, 307 p.

DESHAIES, Laurent (2015) *Les granges à dîme*. Bécancour, Mémoire d'ici... Bulletin informatisé de Patrimoine Bécancour, août 2015, p. 11-17.

DUHAIME, Jacques (1970) « *Les habitants de l'isle* ». Trois-Rivières, Éditions du Bien public, 190 p. Deuxième édition.

FABRIQUE DE LA PAROISSE DE SAINTE-MARIE-DE-BLANDFORD, DE BLANCHARD (1924) *Plan et devis des dépendances du presbytère*. Disponible au CAR-Séminaire de Nicolet, 4 pages de texte, 4 plans (façade de l'étable, les pignons du côté de la remise et du côté de l'étable, plan et divisions du bas du bâtiment), Fonds de la Fabrique, F434/B3/6.

LA SOCIÉTÉ DU PARLER FRANÇAIS AU CANADA (1930) *Glossaire du parler français au Canada*. Québec, L'Action Sociale, 709 p.

MARTIN, Albertus (1955) *Lettre pastorale sur la dîme et la capitation et Ordonnance établissant un mode uniforme de capitation pour tout le diocèse*. Mandement datant du 1 juillet 1955 (Vol. IX, no 34, p. 266-273 et p. 289-301)

ROY, Jean (2001). La dîme comme prélèvement ecclésiastique. Dans *La paroisse*. Sous la direction de Serge Courville et Normand Séguin. Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, p. 176-189.

SÉGUIN, Robert-Lionel (1963) *Les granges du Québec*. Ottawa, Musée national du Canada, Bulletin no 192, 128 pages.

Vécu personnel de l'auteur dans la grange d'Albert Deshaies de Sainte-Gertrude qui nous a initiés au vocabulaire utilisé dans les années 1950.

P

Patrimoine bâti: quelques ressources

Si vous êtes propriétaire d'un bâtiment qui a une valeur patrimoniale ou que vous êtes un amateur de bâtiment ancien (maison, grange, laiterie, école de rang, etc.) cette chronique est pour vous. Au fil de la parution des numéros de ce bulletin de liaison, vous trouverez les coordonnées d'architectes et d'ingénieurs, d'ouvriers spécialisés dans les métiers de la pierre, de la brique, du bois, du métal, du verre et d'autres matériaux.

**Dans ce numéro, les ouvriers spécialisés, artisans et entreprises
dans les métiers du métal.**

* Extrait du *Répertoire centricois des ressources spécialisées en patrimoine bâti* publié par le Conseil de développement culturel du Centre-du-Québec.

Coordonnées	Description
Construction Deshaies et Raymond (Ferblantier et tôlier) 650, rue Haggerty Drummondville (Québec) J2C 3G6 Téléphone: 819 472-5486 Internet: www.deshaiesetraymond.qc.ca	Ils ne font que la pose.
Construction S.F. (Ferblantier et tôlier) 150, rue Fortier Saint-Félix-de-Kingsey (Québec) J0B 2T0 Téléphone: 819 314-1294, courriel: constructionsf@hotmail.com	Entrepreneur général. Installation de toitures métalliques ayant l'apparence de tôle pincée.
Revêtement Louyse inc. (Ferblantier et tôlier) 525, boulevard Saint-Joseph Ouest Drummondville (Québec) J2E 1K8 Téléphone: 819 474-2620, courriel: revetementlouyse-pascal@cgeocable.ca	Estimation sur la vente et l'installation de Maibec et de toiture d'acier Vicwest.
La forge à Pique-Assaut (Métallier) 2200, chemin Royal Saint-Laurent de l'Île d'Orléans (Québec) G0A 3Z0 Téléphone: 418 828-9300, courriel: piqueassaut@videotron.ca	Elle se spécialise dans les travaux sur mesure de ferronnerie d'art architecturale, de style ou de création: rampes d'escalier, clôtures, portails, corniches, faîtières, girouettes, accessoires de foyers, etc. Tous ces travaux sont effectués au feu selon les techniques traditionnelles.
Atelier Mario Rivard inc. (Forgeron d'art, Ferronnier) 418, rue Saint-Jean-Baptiste Nord Princeville (Québec) G6L 4Z9 Téléphone: 819 364-5544, courriel: amr@videotron.qc.ca	Fabrication de rampes d'escalier, de meubles en métal, de structures métalliques sur mesure.
La Forgerie (Forgeron d'art, Ferronnier) 1400, avenue Nicolas-Perrot Bécancour (Québec) G9H 3B9 Telephone: 819 294-6645	Quincaillerie ancestrale et autres produits sur mesure.
Philippe Provencher (Forgeron d'art, Ferronnier) 10, rue Cyrenne Victoriaville (Québec) G6P 6R8 Téléphone: 819 350-6809	Quincaillerie ancestrale et autres produits sur mesure.
Les poêles d'Antan inc. (Fabriquant et restaurateur de poêle à bois) 805, route Principale Saint-Wenceslas (Québec) G0Z 1J0 Téléphone: 819 224-7914, courriel: lespoelesdantan@hotmail.com	Vente, réparation et restauration de poêles à bois.

P

Personnage

Aimé Désilets₁

Une chronique de Yves Gaudet

Avocat, rédacteur en chef et traducteur né le 2 août 1826 à Bécancour, Bas-Canada, fils d'Isidore Désilets, cultivateur, et de Marie Morasse (Pérenne de Moras) ; décédé le 4 mars 1860 à Québec.

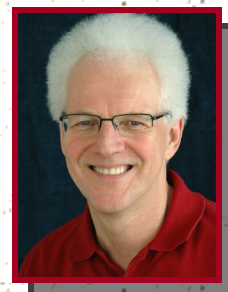
Aimé Désilets fit ses études classiques au séminaire de Nicolet de 1839 à 1844. En 1842, il participa à cet endroit à la création d'une société littéraire dont l'abbé Jean-Baptiste Antoine Ferland avait été l'instigateur et qui fut connue plus tard sous le nom d'Académie. Après avoir fait des études de droit sous la direction de Pierre-Benjamin Dumoulin et de Joseph-Georges-Antoine Frigon, avocats de Trois-Rivières, il était admis au barreau le 13 septembre 1848. Il exerça le droit en société avec Joseph-Édouard Turcotte jusqu'en janvier 1853.

Le 9 décembre 1852 parut à Trois-Rivières le premier numéro de *l'Ère nouvelle* dont les rédacteurs en chef étaient Désilets et Napoléon Bureau. Dans leur éditorial, ceux-ci envisageaient « avec beaucoup d'orgueil la position actuelle de [leur] district en la comparant à son passé » et constataient « qu'une ère nouvelle venait de s'ouvrir » pour la région. « Une activité et un esprit d'entreprise qui ne s'y étaient jamais vus » se manifestaient, et les rédacteurs entendaient s'intéresser particulièrement au

développement industriel et commercial. De plus, ils projetaient de donner une tendance réformiste au journal et de traiter de l'abolition de la tenure seigneuriale, de l'indemnité à accorder aux jurés, de l'augmentation de la représentation parlementaire, du Conseil législatif électif et de la colonisation des cantons.

Désilets collabora à *l'Ère nouvelle* jusqu'au 20 janvier 1853, date à laquelle il démissionna de son poste de rédacteur en chef à cause de « circonstances graves et imprévues ». Attaqué dans un article paru dans *l'Ère nouvelle*, Joseph-Édouard Turcotte, propriétaire du *Journal des Trois-Rivières*, réclamait des rédacteurs et de l'imprimeur du journal concurrent des dommages-intérêts de £500. Cette poursuite, en plus de marquer la fin de l'association de Turcotte et de Désilets comme avocats, serait à l'origine de la démission de ce dernier qui se remit à la

pratique du droit et s'installa dans le cabinet occupé auparavant par l'avocat Louis-Eusèbe Désilets, rue Saint-Joseph. Le 16 août 1854, Désilets accepta de reprendre son poste à *l'Ère nouvelle*, non sans avoir hésité, car selon lui il s'agissait d'une lourde tâche dont personne ne pouvait connaître le poids à moins de l'avoir déjà remplie.



Archives du Séminaire de Nicolet

P

Personnage

L'Ère nouvelle plaida constamment en faveur de la construction d'un chemin de fer sur la rive nord du Saint-Laurent, entre Montréal et Québec, afin que la région de Trois-Rivières ne soit pas isolée et défavorisée face aux autres régions du pays. En 1853, Désilets fut secrétaire du comité local du chemin de fer de la rive nord, ainsi que l'un de ceux qui demandèrent la reconnaissance juridique d'une compagnie qui s'occuperait de la construction de ce chemin de fer.

En mai 1855, Désilets quitta *l'Ère nouvelle* et Trois-Rivières afin de se consacrer à la pratique du droit dans les Bois-Francs. C'est d'ailleurs à cette époque que se situe son mariage avec Élize Dumont, célébré à Yamachiche le 31 mai 1855. De cette union naîtra une fille. Au cours de l'été, Désilets ouvrit un bureau à Stanfold (Princeville) et un autre à Saint-Christophe-d'Arthabaska, où il s'établit. Le 4 août suivant, il

devenait le premier secrétaire-trésorier de cette municipalité et, le 10 octobre, le premier secrétaire-trésorier du conseil de comté d'Arthabaska.

En 1856, Aimé Désilets se rendit à Toronto pour exercer ses nouvelles fonctions de traducteur à l'Assemblée législative du Canada. Le 4 mars 1860, l'Assemblée siégeant alors à Québec, Désilets mourait peu après l'ouverture de la session des suites d'« une courte maladie », à l'âge de 33 ans. Il fut inhumé à Trois-Rivières où il possédait une résidence. Peu de temps après, les avocats du district d'Arthabaska se réunirent afin de rendre hommage à celui qui avait fait œuvre de pionnier en étant le premier avocat à résider et à pratiquer dans les Bois-Francs. □

1- Jean-Marie Lebel, « DÉSILETS, AIMÉ », dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 8, Université Laval/University of Toronto, 2003.

À

À ne pas manquer

Venez encourager nos menteurs!
(Les profits seront versés à Patrimoine Bécancour)



Olympiades des
MENTEURS

Dimanche 3 Avril 2016
à 13h30
Église de Précieux-Sang

5\$
(Enfants gratuit)

La bonne chanson



La feuille d'érable

Une chronique de Kathleen Juneau Roy GFA

Kathleen Juneau-Roy nous présente ici l'histoire de «La Bonne Chanson». Dans chacun des numéros de Mémoire d'ici, elle nous fera connaître une nouvelle chanson. Gageons que ça rappellera des souvenirs à plusieurs d'entre nous.

C'est en 1903 que le compositeur et interprète breton Théodore Botrel vient pour la première fois au Québec. C'est l'année de la grande Exposition de Montréal et la revue montréalaise *Le Passes-Temps* affiche la photo de Botrel en première page. Dans les mois qui suivent sept de ses chansons seront même publiées. Au Canada français, les milieux nationalistes et littéraires tentent déjà depuis des années de redonner au français une place prépondérante dans les milieux culturels. Il faut savoir qu'à cette époque, au théâtre comme dans la chanson, et plus particulièrement à Montréal, l'anglais domine sans conteste. La présence du compositeur-interprète fait grand effet et ses œuvres seront, à partir de ce moment, diffusées dans de nombreux cercles dramatiques et d'associations patriotiques. Son influence ne cessera de se faire sentir au fil des ans qui vont suivre.

Les *Soirées de famille* (1898-1902), d'Elzéar Roy, les *Soirées du bon vieux temps* (1919), de Marius Barbeau et les *Veillées du bon vieux temps* (1921-1941) de Conrad Gauthier sont les prémices du mouvement sans précédent que La Bonne Chanson de l'abbé Gadois va créer. Ce mouvement

culturel qui ne cessera de prendre de l'ampleur et qui va devenir une véritable institution dans le Canada français. □

13

La feuille d'érable



Paroles et musique de
Albert LARRIEU

Allegretto

1. Cer-tain jour, le bon Cré-a - teur Fit dire aux
2. Le jour dit, dans le Pa-ra - dis, Les en- voy -

peuples de la ter - re: "Que cha-cun choisisse u - ne
és se ren-con - trè - rent. La Fran-ce vint choi-sir un

fleur, Et qu'on m'en-voie un é-mis - sai - re! Qu'on soit ex -
lys, L'oeillet fut pris par l'An-gle - ter - re, L'es-pa-gnol

act au ren-dez - vous, Cha-cun pren - dra la fleur qu'il
eut un frais lise - ron, L'A - mé - ri - cain un dah - lia

avec ampleur

ai - me! Cet - te fleur res-te - ra l'em-
ro - se, L'I - ta - lien choi-sit u - ne

portando

blè - me Dugrand a - mour que j'ai pour vous!"
ro - se, Et l'Al-le - mand un vieux char-don!"

3

Quand arriva le Canadien,
Emmitouflé dans ses fourrures,
Hélas! il ne restait plus rien
Que des feuillages, des ramures!
Saint Pierre était plein de regret,
Il caressait sa barbe blanche:
"Je n'ai plus, dit-il, que ces branches,
Tu peux regagner ta forêt!"

4

Mais Jésus, qu'on ne voyait pas,
Intervint d'un cœur secourable,
S'en alla choisir dans le tas,
Offrit une feuille d'érable;
Et c'est depuis ce beau jour-là
Qu'un peu partout dans la campagne,
Dans la plaine et sur la montagne,
L'érable croît au Canada!

P Potos d'ici (Secteur Saint-Grégoire)

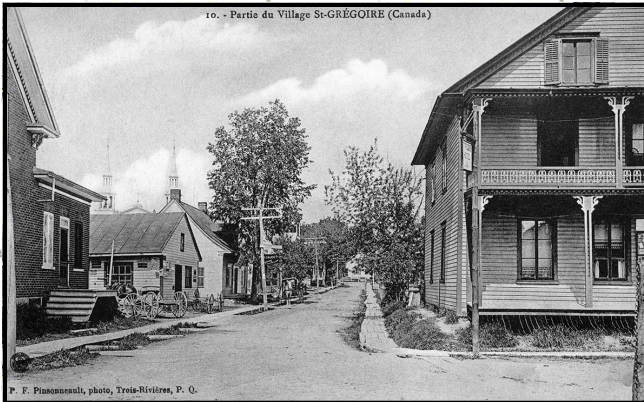


Rue Royale (boul. Des Acadiens), centre du village, direction de Nicolet, vers 1917.
Crédit photo: P. F. Pinsonneault, photo Trois-Rivières, Archives du Séminaire de Nicolet.

Rue de la Fabrique (boul. Port-Royal), à la hauteur de la Caisse Desjardins, en direction de Saint-Célestin, vers 1917.
Crédit photo: Philias Coulombe



2e rue (rue Hébert), à l'angle de la rue Royale (boul. des Acadiens), vers 1917.
Crédit photo: P. F. Pinsonneault, photo Trois-Rivières, Archives du Séminaire de Nicolet.



Rue de la Fabrique (boul. Port-Royal), date inconnue.
Crédit photo: auteur inconnu,



2e rue (rue Hébert), en direction de la rue Royale (boul. des Acadiens), vers 1917.
Crédit photo: P. F. Pinsonneault, photo Trois-Rivières, Archives du Séminaire de Nicolet.

